

**BENNANI-CHRAÏBI Mounia, « Des révolutions sans leaders ? », *Il était une fois... les révolutions arabes*, Paris, Le Seuil/Institut du monde arabe, coll. « Araborama », 2021, p. 30-33. Prépublication.**

« Notre révolution, c'est comme Wikipédia [...]. Tout le monde contribue [et] les contributeurs sont anonymes. [...] La révolution 2.0 en Égypte, c'est exactement la même chose. Tout un chacun y met sa touche. Tous ensemble nous réalisons la photo de la révolution. Et, sur cette photo, il n'y a pas de héros »<sup>1</sup>.

En 2011, l'auteur de ces propos, Wael Ghonim, est responsable marketing chez Google à Dubaï<sup>2</sup>. S'il refuse le statut de « héros », il n'en incarne pas moins la figure de la jeunesse « mondialisée » et « connectée » qui aurait impulsé les « révolutions 2.0 », « modernes », « démocratiques », « civiles », « post-léninistes », « post-islamistes ». Cette jeunesse-là symbolise la démocratisation des esprits, qui se traduirait par un profond changement dans les formes de l'obéissance : de nouvelles relations à soi, à autrui, aux autorités familiales, religieuses et politiques. Grâce aux nouvelles technologies d'information et de communication (NTIC), elle aurait changé les règles du jeu et serait devenue un modèle pour tous les indignés du monde. En effet, d'après les cyber utopiques, les NTIC permettent de contourner la censure et de se coordonner ; elles dotent les mouvements sociaux de moyens de communication autonomes, démocratisent la production de l'information, et favorisent la diffusion instantanée de textes, d'images, et de vidéos ; elles assurent les conditions de possibilité d'une « auto-communication de masse », fondée sur des réseaux horizontaux et interactifs, et par voie de conséquence l'émergence et le maintien de mouvements délibératifs et sans leaders.

Des révolutions sans leaders ? Lorsque ces événements faisaient rêver, la « disgrâce des chefs » suscitait l'émerveillement. À l'heure des désenchantements, certains regrettent à demi-mot l'absence de leaders comme Mohandas Karamchand Gandhi, Martin Luther King, Che Guevara ou Gamal Abdel Nasser. À bien des égards, de tels récits sont révélateurs des horizons du pensable et du faisable des acteurs et des observateurs qui les véhiculent. Pour autant, la fin des leaders du XXe ne sonne pas le glas du leadership.

À l'instar de Wael Ghonim, les révolutionnaires de 2011 ne se sont pas contentés de faire la révolution, elles et ils l'ont racontée de mille et une façons, proclamant souvent mais pas toujours : « Nous sommes tous des leaders ». À travers des récits concurrentiels, elles et ils ont produit le sens de leurs actions en intrication avec leurs espérances, diffusant une vision unifiée de collectifs ô combien hétérogènes, tout en se dissociant aussi bien des statues déboulonnées que des « mauvaises pratiques » révolutionnaires. Au début de 2011, le script le plus diffusé dans les médias occidentaux est un décalque de l'idéologie de la révolution associée à la place Tahrir et aux autres lieux physiques et symboliques de l'indignation. Il célèbre des valeurs – l'absence de leaders et de porte-parole, l'approche participative, l'horizontalité – qui s'opposent en tous points à la culture politique « traditionnelle » fondée sur la valorisation du leadership, de la centralisation et de la hiérarchie.

Cette vision du monde s'inscrirait dans le prolongement de l'« insurrection contre les faux-semblants du “zaïmisme” d'État, une modalité arbitraire de discipline sous le masque mal ajusté de l'homme providentiel »<sup>3</sup>, tout en la dépassant. Quant à la figure du *za'im* (leader), dont le charisme était supposé exalter et mobiliser la nation, elle est depuis longtemps obsolète. Concomitante avec « l'émergence mondiale de la culture du leadership et de la figure du chef »<sup>4</sup> à partir de la fin du XIXe siècle, elle est intrinsèquement liée au moment nationaliste. C'est à cette époque que des élites masculines, citadines, éduquées se constituent, ici et là, en avant-garde des luttes pour l'indépendance et de tout changement politique, codifiant l'excellence politique au miroir de leurs propres capitaux culturels et symboliques. Ce faisant, l'archétype de l'acteur politique s'impose comme un passeur, plutôt juvénile, qui a pour mission d'éduquer

et de conscientiser les masses illettrées en vue de libérer la nation, de la construire, de la réformer ou de la développer.

Par-delà les récits et les « illusions héroïques »<sup>5</sup>, les révolutions et les protestations de 2011 laissent transparaître d'autres formes de leadership et d'organisation en affinité avec de profondes mutations sociales. En un siècle, l'instruction s'est massifiée sans pour autant se généraliser. La radio, puis la télévision satellitaire ont contribué à redessiner les contours des communautés imaginées et à démocratiser l'accès à l'information, avant que les NTIC n'en démocratisent la production. Peu à peu, les hiérarchies et le prestige fondés sur la naissance, le patrimoine, l'ânesse, le genre ont perdu de leur légitimité. À cet égard, l'observation des campagnes électorales dans le Maroc des années 2000 est éclairante. Même rénovée, la notabilité est fortement concurrencée par une notoriété revêtue des appareils de la popularité et de la proximité ; l'on se distingue par des ressources sociales, des savoir-faire, des savoir-vivre et savoir-être et, surtout, par une aptitude avérée à servir ses semblables, à susciter leur confiance, voire leur compassion. Dans un autre registre, les profils des « leaders d'opinion » sur YouTube ou Instagram illustrent cette démocratisation du leadership, qui se mesure par le nombre de *likes*. Désormais, le haut du podium est accessible à des « enfants du peuple » (*wlad ach-cha 'b*) tels que le rappeur marocain Weld l'Griya. Celui qui se décrit avec dérision comme un philosophe autodidacte (*faylasouf abajidi*), formé dans la rue et non à Oxford, semble puiser sa légitimité aussi bien dans son talent que dans ses transgressions et son sourire édenté.

Quant aux protestations qui agitent le Maghreb et le Machrek depuis le début des années 2000, elles présentent un air de famille, alors même que les trajectoires politiques de ces pays se différencient fortement, se dessinant à la jonction entre des dynamiques locales, nationales, régionales et transnationales. Ici et là, l'impulsion d'une action collective n'est plus l'apanage des organisations politiques et syndicales ; les figures protestataires se sont diversifiées et féminisées ; la géographie de la contestation s'est étendue.

Outre ces mutations qui s'inscrivent dans la longue durée, l'idéologie révolutionnaire en vogue en 2011 fait écho à l'une des cultures politiques qui a émergé dans les mouvements soixante-huitards, avant sa réappropriation et sa popularisation par les mouvements altermondialistes et les forums sociaux. Par opposition à la culture politique marxiste-léniniste qui priorise les luttes et qui érige le parti politique centralisé en outil fondamental, elle répudie toute hiérarchie entre les causes et toute centralité des appareils politiques. Ses manifestations ont atteint leur paroxysme dans un mouvement comme celui des indignés « sur le mode : *je parle en mon nom, tu parles en ton nom et personne ne peut parler en mon nom à moi* »<sup>6</sup>.

Dans les agoras à ciel ouvert de l'année 2011, la fluidité politique et l'incertitude inhérente aux moments révolutionnaires favorisent le jaillissement créatif ; les protagonistes en présence ne calculent plus de la même manière, et le déroulement des événements tend à échapper à leur genèse. Celles et ceux que les sondages catégorisaient comme « apolitisés » ou « apathiques » deviennent des meneurs. Inversement, il arrive que les meneurs de la veille deviennent de simples suiveurs. Comme le relève Youssef El Chazli à propos des révolutionnaires d'Alexandrie, « les individus se situent sur un continuum de participation rendant difficile d'apposer des étiquettes stables et définitives sur la nature de cette participation »<sup>7</sup>.

Cependant, tout n'est pas que spontanéité et tout ne surgit pas du néant. L'inventivité se déploie par dérivation ou par hybridation, puisant ses racines dans un répertoire d'action doté d'une historicité. Par ailleurs, s'il existe des affinités entre le caractère réticulaire de ces mouvements et les outils technologiques qu'ils mobilisent, tous les problèmes organisationnels ne se résolvent pas par la grâce d'un smartphone et d'une connexion internet. Dans bien des cas, les coalescences et les coordinations ont bénéficié d'expériences communes et de réseaux tissés pendant les protestations antérieures, impulsées dans un cadre organisé (partis, syndicats, associations, coordinations) ou informel. Il ne faut pas négliger non plus les savoir-faire

accumulés dans les cercles religieux, artistiques, sportifs, ou dans les micro-résistances du quotidien. Gardons également en tête tout ce qui s'apprend au cours de ces interactions inédites – online et offline – entre des réseaux divers, tout ce qui circule d'un mouvement à l'autre, d'un pays à l'autre, tant du côté des protestataires que des forces de l'ordre. En outre, dans l'effervescence générale, les militants aguerris et d'anciens membres d'organisations politiques de gauche ou à référentiel islamique tentent d'apprendre de leurs échecs passés. En 2011, certains d'entre eux s'efforcent d'entraver l'émergence de leaders, qui seraient davantage exposés à la répression ou à la cooptation par les autorités, ou tout simplement par conviction.

Il n'en demeure pas moins que des leaderships se sont révélés. En Égypte, deux semaines avant la chute de Moubarak, certains ont joué un rôle moteur dans l'organisation des comités populaires qui se sont substitués à la police, après le retrait de celle-ci. Ici et là, des femmes et des hommes ont galvanisé les foules par leurs actes de bravoure et leur propension à l'altruisme. D'autres ont assuré la médiation et la coordination entre des groupes révolutionnaires concurrents. D'autres encore se sont distingués par leur créativité.

Reste à souligner que les scripts révolutionnaires changent d'une séquence à l'autre et que la révolution Wikipédia a cédé la place à d'autres images. Peu à peu, les divergences internes sont publicisées et la voix de la rue est endiguée par la voix des urnes, lorsqu'elle n'est pas étouffée par la répression ou supplantée par le déferlement des armes. Le sentiment de dépossession gagne alors les chantres de la révolution permanente qui ont survécu sans renoncer à leurs idéaux. A posteriori, cette perception a nourri les regrets de certains militants et chercheurs : les icônes des révolutions de 2011 ne disposaient pas des ressources organisationnelles qui auraient permis l'avènement d'un nouvel ordre social et politique, conforme aux images enchantées des agoras où la révolution se réinventait au quotidien.

## Références

- BAYAT Asef, *Revolution without Revolutionaries*, Stanford, Stanford University Press, 2017.
- CAMAU Michel, « La disgrâce du chef. Mobilisations populaires arabes et crise du leadership », *Mouvements*, vol. 66, n° 2, 2011, p. 22-29.
- CHALCRAFT John, "Horizontalism in the Egyptian Revolutionary Process", *Middle East Report*, printemps 2012.
- EL CHAZLI Youssef, *Devenir révolutionnaire à Alexandrie : contribution à une sociologie historique de surgissement révolutionnaire*, Paris, Dalloz, 2020.
- TOSKA Silvana, "The Multiple Scripts of the Arab Revolutions", dans Keith Michael BAKER et Dan EDELSTEIN (dir.), *Scripting Revolution: A Historical Approach to the Comparative Study of Revolutions*, Stanford, Stanford University Press, 2015, p. 325-343.
- TUFEKCI Zeynep, "Social Movements and Governments in the Digital Age: Evaluating a Complex Landscape", *Journal of International Affairs*, vol. 68, n° 1, 2014, p. 1-18.

## Bio

Mounia Bennani-Chraïbi est professeure ordinaire en politique comparée à l'Institut d'études politiques (IEP) de l'Université de Lausanne (Suisse). Dans une perspective de décloisonnement des études aréales, ses recherches et publications portent principalement sur la région Maghreb et Moyen-Orient sous deux angles en particulier : la politisation (rapports des jeunes au politique, carrières militantes associatives et partisans) ; les articulations entre politique instituée et arène protestataire (sociohistoire du système partisan, mouvements sociaux, mobilisations électorales). La liste de ses activités de recherche et de ses publications est disponible sur le site de l'UNIL :

<https://applicationspub.unil.ch/interpub/noauth/php/Un/UnPers.php?PerNum=39533&LanCode=8>

---

<sup>1</sup> “Our revolution is like Wikipedia, okay? Everyone is contributing content, [and] you don’t know the names of the people contributing the content. (...) Revolution 2.0 in Egypt was exactly the same. Everyone contributing small pieces, bits and pieces. We drew this whole picture of a revolution. And no one is the hero in that picture” dans Scola Nancy, « Ghonim: “Our Revolution Is Like Wikipedia” », 14 février 2011.

<http://techpresident.com/blog-entry/ghonim-our-revolution-wikipedia>. Traduction de l’auteure.

<sup>2</sup> Wael Ghonim a créé la page « Kulluna Khalid Saïd » (Nous sommes tous Khalid Saïd), après le décès de ce jeune homme de 28 ans, battu à mort par des agents de police lors d’une interpellation dans un cybercafé à Alexandrie, le 6 juin 2010. Cette page a très vite connu un immense succès. Début janvier 2011, son administrateur a appelé à organiser un événement le 25 janvier 2011, à l’occasion de la « fête de la police ».

<sup>3</sup> Camau Michel, « La disgrâce du chef. Mobilisations populaires arabes et crise du leadership », *Mouvements*, vol. 66, no 2, 2011 p.

<sup>4</sup> Cohen Yves, *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l’autorité*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.

<sup>5</sup> Selon la formulation de Michel Dobry dans *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.

<sup>6</sup> Aguiton Christophe, « Table ronde – La gauche et les révolutions arabes », 2012.

<https://www.contretemps.eu/table-ronde-la-gauche-et-les-revolutions-arabes/>

<sup>7</sup> El Chazli Youssef, *Devenir révolutionnaire à Alexandrie : contribution à une sociologie historique de surgissement révolutionnaire*, Paris, Dalloz, 2020.